

ÉDOUARD
JOUSSELIN

La géométrie
des possibles



Rivages

Quel fil invisible relie un ancien résistant, une starlette de la télé réalité, un père de famille américain, un couple d'étudiants appliqués, un migrant mexicain et une jeune mère au bord de la crise de nerfs ? Aucun en apparence, et pourtant. Des forces mystérieuses tressent leurs vies pour les plonger dans la tourmente, hantées par l'ironie de l'Histoire, son cours impitoyable. Leurs ambitions cohabitent avec le mensonge et la fatalité les attend au tournant.

Des brumes du Morvan aux plages de Californie, des profondeurs du Darkweb aux paillettes d'Hollywood, espaces et temps se télescopent, selon les lois d'une énigmatique géométrie des possibles.

Dans ce deuxième roman, audacieux et addictif, Édouard Josselin confirme son talent de narrateur, après *Les cormorans*, publié aux éditions Rivages en 2020. Sous sa plume se déploie une œuvre-monde foisonnante, chronique vertigineuse de notre époque.

Du même auteur

Les Cormorans, Rivages, 2020 ; Rivages Poche, 2023. Prix de soutien à la création littéraire de la Fondation Simone et Cino Del Duca-Institut de France, sur proposition de la Commission des Grands Prix de l'Académie française.

Édouard Jousselin

La Géométrie des possibles

Rivages

Retrouvez l'ensemble des parutions
des Éditions Payot & Rivages sur

payot-rivages.fr

Collection dirigée par Émilie Colombani

Couverture : © Ben McLaughlin / Bridgeman Images

© Éditions Payot & Rivages, Paris, 2024

ISBN : 978-2-7436-6186-1

*Li grant les leur en portent uns chacuns en leur terre,
Les autres qui demorent convient sepulcre quere.
Girarz et dame Berte Dieu de bon cuer prèrent,
De. ii. nuiz et douz jourz ne burent ne maingerent,
Et jurent que jamais n'useront que pain d'orge
Juqu'à tant qu'à Quarrees ou l'on ore saint Jorge
Soient mis Christien en noble sepulture ;
D'aux mettre noblement mettent toute leur cure.
Oëz commant Dieux fist pour aux tres grant miracle :
Il trouverent le main pour chascun habitacle,
Les tres plus biaux sarcuz, ja plus biaux ne verrez ;
Il furent en sept jourz tuit dedanz anserrez.
Pluseurs sacuiz y a, li uns sont mis surs l'autre ;
Les granz genz sont dedans senz argent et senz piautre,
Li menuz dedanz terre entres biaux sarcuiz jurent.
Li Sarrazin en croz tuit ansamble mis furent
Nom pas ou les Chritiens ne pres dou cimatiere,
Dyables en leur enfer en font souz aux litieres.*

Girart de ROUSSILLON, poème bourguignon
du XIV^e siècle

Ça ne fait pas de bruit. Du moins ça n'en fait plus. Le fracas bref, puissant, s'est éteint aussitôt après le formidable craquement de tôle, éphémère comme un lacis de foudre. Sur la route, on ne perçoit pas la moindre trace d'un freinage. Rien. Pas de bandes de caoutchouc en lignes parallèles sur l'asphalte brûlant. Seulement le silence des débris.

La Maserati Quattroporte couleur Bronzo Montecarlo est pliée. Elle gît à moitié sur la bande d'arrêt d'urgence, éventrée sur son flanc gauche. Le capot expectore une fumée grisâtre et malodorante. Ses longerons sont si déformés que la bagnole semble se courber sur elle-même, arquée tels les arbres qui poussent aux vents et les enfants dans le ventre de leur mère. Sous le plancher coule un mélange d'huile de moteur, de liquide de refroidissement et de sang. Il coagule au contact de la chaussée, devenant brun et poreux.

Ça ne ressemble pas à un véritable accident. On dirait du cinéma. Ça donne l'impression d'une reconstitution

bas budget. Une modeste production récupère une épave à la casse, la repeint grossièrement avant de la déposer au bord d'une route. L'acteur a le front sur le volant, il gémit quand la caméra s'approche, puis bave pitoyablement, jusqu'à la mort. L'ironie, c'est que jamais il n'aurait autorisé qu'on tournât une scène pareille dans un de ses films. Jamais. Il était, au contraire, des plus attentifs à ce genre de détails. Dès le scénario, il aurait demandé qu'on lui expliquât d'où provenaient les véhicules, et lequel était responsable de la collision. Il aurait juré que cela ne collait pas. La Honda Accord couleur Tiger Eye Pearl devrait être plus proche, peut-être encore encastree dans la Maserati, plutôt que de ronfler quinze mètres plus avant. Il faudrait qu'il y ait davantage de verre sur le sol, que les pare-chocs branlent, qu'un panneau de custode repose, déformé, sur le macadam. Le mort pourrait geindre encore un peu, ou non, mieux, n'être que blessé. Il taperait à la vitre pour qu'on le sorte de là. Gueulerait. Finirait par perdre un morceau de jambe comme la belle blonde dans *Amours chiennes* d'Inárritu.

La 101 est déserte, un comble à Los Angeles. Au loin, une sirène hurle. La police, peut-être une ambulance. Il est trop tard, le corps ne se réveillera pas. Le conducteur de la Honda essaie de prendre la fuite au volant de sa ruine. Elle produit un son de roulis métallique et de désespoir. Finalement, il se carapate à pied, tenant son avant-bras gauche contre sa poitrine.

Autour, la chaussée s'évapore. La nuit est douce, un vent océanique caresse le ventre chaud de la ville

La Géométrie des possibles

et charrie des monceaux de poussière. Une odeur de bitume flotte dans l'air et rejoint les notes de sucre, de gras, de café, de friture brûlante, le parfum des beignets à la banane, celui des gazons coupés ras, des fleurs de jardins municipaux et de la pisse des vagabonds.

PARTIE I

LA QUADRATURE DES PÈRES

Février 2012

Au cœur de la France, comme une marque de charbon, sombre et imposante, le Morvan se dessine dans la brume. C'est un parc de Bourgogne aux charmes austères, semé de vallons, de rivières et de bois. La ligne à grande vitesse lui ampute l'oreille gauche, l'A6 prend soin de contourner par le Nord ses forêts de chênes pédonculés, de bouleaux verruqueux, d'érables, de sapins et d'épicéas. D'où qu'on l'aborde, le Morvan donne cette impression de bouche noire et avide, cette impression de gouffre. Les anciens en racontent bien des choses à son propos, vantent le magnétisme de sa dalle granitique qui combat leurs rhumatismes et les garde en longue santé, narrent ses récits d'antan qu'ils mêlent aux contes de sorcellerie, chuchotent des pans d'Histoire oubliés, ne manquent jamais d'évoquer le souvenir d'un père qui croisa le fer jadis avec l'occupant, dans une vallée encaissée.

Les anciens, ils sont là, une petite quinzaine, les bras croisés dans le dos, certains les mains dans les poches. On croirait des empereurs piétinant la banquise. Le froid de l'est a gagné la plaine. La terre gelée s'évapore lentement, exhalant une timide odeur d'herbe grasse et de pierres mouillées. Une vieille, sous son châle, essuie une larme avec un mouchoir beige brodé de ses initiales. Ils attendent sur le pas de l'église de Quarré-les-Tombes, serrés à l'abri du porche, tandis que le vent baffe le cercueil. Ils se reconnaissent, se saluent, patientent sagement.

Ils ont l'habitude des enterrements, enfin ils s'y sont habitués avec l'âge qui avance, s'y rendent habillés des vêtements du dimanche, résignés à voir partir les partenaires de clubs, celle-là qui était si bavarde, le vieux coureur de jupons qui avait été bel homme, cette malheureuse dont le mari était mort bien jeune, celui-ci qui en avait une sacrée santé pour avoir vécu si longtemps avec les murges qu'il se mettait, l'autre encore dont on disait qu'il ferait un vigoureux centenaire et qui claqua pourtant deux ans à peine après avoir pris sa retraite.

Aujourd'hui, c'est le tour de Lucien Michot de rejoindre la longue liste des amis d'outre-tombe. Pas n'importe qui, le Lucien. Un résistant. Quelques anciens en ont accroché des breloques, au revers de leur veste, que le soleil d'hiver fait scintiller. Le maire fera un discours pendant l'office, il évoquera le maquis, dit-on. Cela fait toujours plaisir, ces vieilles histoires d'héroïsme. Elles sont le sel de cette terre.

En attendant, le froid glace leurs os. Surtout à ce gros type qui s'affaire autour du cercueil, va et vient avec des gerbes, les dispose tantôt sur le sol, tantôt sur le pin de la bière, remet sa cravate droite, puis son col et de nouveau sa cravate, s'éclaircit la voix pour discourir mais ne dit finalement rien, ou juste une chuchoterie à l'oreille de son supérieur resté tranquillement au chaud, sur le siège passager du corbillard, et qui écoute une émission sportive de Radio Monte-Carlo.

La famille arrive, à petits pas depuis la place du village. Enfin, la famille... ce qu'il en reste. Dominique Richard, qui avait été son gendre, Maxime, le petit-fils, et puis Marine, bien sûr, la Parisienne, celle qui fait de grandes études et fera de grandes choses, qui est d'ailleurs assez grande et a l'allure d'une femme puissante dans sa belle robe noire, une femme du grand monde. À tous, elle rappelle sa mère, sa mère absente, absente de l'enterrement de son propre père, voilà qui donnera un sujet de discussion aux anciens, lesquels n'en demandent pas tant, eux qui entrent tête baissée dans l'église.

Et se signent.

Quelques minutes plus tard, tout le monde est assis. Le maire est finalement excusé, un empêchement de dernière minute l'oblige. Le préfet organise une réunion téléphonique relative à l'épisode neigeux, attendu la nuit prochaine. L'édile ne pouvait pas la manquer. Une jeune conseillère prononcera le discours sur le maquis à sa place. Elle est née dans les années 1970, mais évoque les Allemands de son enfance, les combats

glorieux des résistants, le souvenir d'en avoir caché un à la maison. Elle lit un texte qui n'est pas le sien. Au dépourvu, elle endosse aussi une certaine Histoire de France.

Un moustachu s'amuse : « Elle nous fait une Hervé Morin. » Son voisin hoche la tête, il n'écoute pas vraiment le discours, ne saisit pas non plus la référence, lui dont pourtant le téléviseur est allumé du matin au soir, et qui a forcément entendu le candidat centriste élucubrer sur ses réminiscences du 6 juin 1944, lui qui ne vit le jour qu'en août 1961. À tous, ici, les croix blanches font partie de leur ADN, personne n'en tiendra rigueur à la conseillère, personne n'en tiendra rigueur non plus à Hervé Morin, lequel se rangera d'ici quelques jours derrière la candidature de Nicolas Sarkozy.

Marine prend la parole, elle parle de son grand-père, l'appelle Papi Lucien, elle parle d'elle, elle parle beaucoup d'elle. Puis au nom de son petit frère, au premier rang, de son père et – plus étonnamment – de sa mère, elle remercie l'assistance.

Vient le tour de l'éloge du prêtre. Il articule toujours les mêmes paroles, implore le pardon, appelle au recueillement, convoque les souvenirs et promet la vie éternelle. Il perd lui aussi un ami, s'en émeut. Il distribue l'hostie et s'autorise une rasade de vin de messe.

Les cloches sonnent.

Le croque-mort est devant l'entrée quand les portes de l'église Saint-Georges sont rouvertes et qu'une bourrasque chasse la prière et les feuilles mortes sur les sarcophages qui cernent l'édifice. Il se tient droit,

arbore l'air triste et sérieux de circonstance. Ses cheveux sont désormais totalement plaqués sur son crâne. Une pluie fine et cinglante a verglacé la place pendant les trente-cinq minutes qu'a duré la cérémonie. Il serre la main du Dominique, de la Marine et du Maxime. Il dirige le cercueil jusque dans le corbillard, fourrage dans les gerbes pour leur redonner un peu de tenue, aide quelques anciens à grimper dans les voitures. Il monte enfin dans son fourgon, souffle à pleines joues dans ses paumes. Son chef démarre, prend la rue du Grand-Puits, puis, à gauche, voilà le cimetière de Quarré-les-Tombes. Il se gare devant.

Au niveau du portail, une rafale, chargée de gel et d'aiguilles, s'abat sur l'assemblée, mord les pommettes des femmes, givre la moustache des hommes, vient éteindre en chacun les derniers sentiments, la mélancolie et la tristesse.

Max se les caille. Rentre ses avant-bras sous son manteau et les place sous ses aisselles. Il est au premier rang. Il se penche. Contemple le trou. C'est une cavité sommaire, difficile d'en évaluer la profondeur avec cette brume. Le crachin s'est calmé mais tout reste froid et humide. Il se demande comment on a bien pu fouir un terrain si dur, regarde autour de lui, observe la pelle mécanique stationnée plus haut. Se gratte le menton. Tout s'explique.

Sur la pierre tombale sont déjà inscrits les deux années 1924 – 2012 et le nom du défunt en belles lettres capitales. Tout est prêt, l'au-delà n'a pas attendu. Ce n'est pas son genre.

Les anciens se serrent devant la tombe, emmitouflés dans le silence. Le curé convoque une dernière fois la Vierge, et on demande si quelqu'un veut ajouter quelque chose. Deux octogénaires s'avancent, saluent le mort et entonnent, du bout des lèvres, *Le Chant des partisans*. Le cercueil descend dans la terre, Lucien s'en va retrouver le monde des lombrics et des racines et, dans la ville, c'est comme si les sarcophages se scel-laient un peu plus en un puissant claquement.

Sur l'un d'entre eux, un corbeau becquette un rameau de ronce.

✱

À quelques cadavres près, cent milliards d'êtres humains sont morts depuis l'apparition de l'espèce. C'est un chiffre qui ne veut rien dire, qu'on trouve sur le Net, qu'un gars a calculé sur un coin de table, qu'on se jette à la figure et qui ne vaut guère mieux que son double, son triple ou son tiers. Mais mettons qu'il soit exact, mettons qu'on s'en contente, que l'approximation nous satisfasse. Alors, si on avait plié chacun de ces cent milliards d'individus dans une tombe d'un mètre carré, il aurait fallu un cimetière de la superficie de l'Islande pour les aligner toutes. Sans compter les allées, les monuments, les fontaines pour arroser les fleurs, quelques arbres pour faire de l'ombre, sans compter les statues de soldats, de rois, de penseurs. Sans compter les colonnes, les ornements, les mausolées.

Les prairies grasses, les pentes des volcans, les glaciers, les chemins côtiers, les sources chaudes et bouillonnantes, tout, chaque centimètre de lande islandaise, serait recouvert de croix, de croissants, d'étoiles de David, d'autels où on disposerait les cendres et l'encens, de bouddhas enduits de feuilles d'or. L'île se résumerait à une constellation morbide, à perte de vue, consacrée tout entière à la mémoire d'hommes qui furent. Organisée comme le cimetière de Montparnasse à Paris, lequel est relativement dense, l'humanité défunte s'agencerait en une nécropole si étendue qu'elle couvrirait entièrement la France, de la cime des Alpes jusqu'aux gorges étroites des Pyrénées, du granit breton au sol crayeux champenois en passant par les berges de la Loire, les mal plats des massifs érodés et les Flandres, l'Alsace, la Provence, le Pays basque.

Il faut bien que les marbres décrépissent, que les pierres se brisent, que les concessions dans les cimetières s'achèvent et que les derniers vestiges humains finissent en ossuaire pour laisser place à des morts plus frais, sur lesquels d'autres vivants pourront se recueillir ; il faut bien des charniers et des fosses, laisser quelques hommes se noyer plutôt que repêcher les dépouilles dans la mer, arrêter les recherches en montagne, abandonner quelques corps à la nature, entasser dans un même caveau tous les membres d'une famille, accepter que les chairs sourdent en panache par les cheminées des crématoriums.

D'autant que des morts, il y en a de plus en plus, on les produit à la chaîne, que certes pour l'instant couvrir un pays de tombes c'est acceptable, un pays s'oublie, se contourne, se survole, un pays s'emmure s'il le faut, mais bientôt, qu'en sera-t-il lorsqu'il faudra en coloniser un nouveau avec des pierres tombales, tapisser un continent de stèles de fleurs et de larmes, quand il faudra vivre dedans, s'abriter dans les tombeaux, habiter le cimetière, s'y préparer ses repas assis sur la sépulture d'un aïeul et dormir dans une crypte, comme les miséreux de la nécropole congolaise de Kimbanseke ?

À Quarré-les-Tombes, dans l'Yonne, une centaine de sarcophages sont disposés autour de l'église. Il y en avait plusieurs milliers un millénaire plus tôt. La ville leur doit son nom. C'est unique en France. Il n'y a guère que Tombeboeuf dans le Lot-et-Garonne qui pourrait signifier « abattoir » et La Tombe en Seine-et-Marne qui doit son appellation à son relief et non à une sépulture, si bien qu'on aurait pu nommer cette ville plus prosaïquement « La Butte ».

Quarré-les-Tombes est seule campée sur un cimetière ancien, sur des tombeaux dont on ne sait même pas s'ils furent habités, sur des mystères.

Les sarcophages se sont éparpillés avec les siècles, certains servent d'auge pour abreuver les troupeaux quand ils paissent, d'autres furent cassés pour récupérer de la bonne pierre, d'autres encore sommeillent sous la terre et murmurent des secrets.

*

– Du coup, il en a pensé quoi de la vidéo ?

Clarice se cambre d'un coup. Son dos se cintre. C'est brusque. Elle gémit.

– Attends, ne te mets pas comme ça.

– Comment ?

– Comme ça, là, tes fesses.

Max lui saisit les hanches et la repousse sur le côté.

– Me pousse pas. Sois sympa, steuplait. J'suis pas ton jouet.

– Non. Excuse, t'as raison.

Il se retire.

– T'as pas l'air dans ton assiette. C'est nul, là.

Max se redresse et soupire. Il ne se sent déjà plus très dur.

– On a enterré Papi Lucien ce matin. C'est peut-être ça qui me trotte dans la tête.

– Putain, Max, je t'ai dit justement que je préférerais pas venir aujourd'hui. C'est toi qui as insisté. T'abuses.

– Non, mais je suis content que tu sois là. J'avais super envie de toi pendant l'enterrement.

– T'es vraiment glauque.

Elle passe sa main dans ses cheveux humides. Ses tétons pointent délicatement.

– Qu'est-ce qu'il y a ?

– J'aime pas quand tu te plies comme ça. J'ai l'impression de pas être en toi. Je sens rien. Ma bite fait pas un mètre de long, non plus.

Clarice rabat ses jambes contre sa poitrine et s'adosse à la tête de lit.

- Pourquoi tu réponds jamais à mes questions ?
- De quoi tu parles ?
- De ma vidéo. Il en a pensé quoi ?
- On en discutera plus tard, c'est pas le moment.
- C'est jamais le moment avec toi. Sauf pour le sexe...

- C'est bon, grommèle-t-il.

Max se lève et passe son caleçon.

- Remets ta culotte, de toute façon mon père va pas tarder. J'veux pas qu'il nous surprenne.

- Tu l'as mise où ? demande-t-elle en rigolant.

- Sous l'oreiller, et ton soutif aussi. Tu veux une clope ?

Elle vient se serrer contre lui. Il perçoit l'humidité de ses poils pubiens contre le haut de sa cuisse. Elle lui mord doucement l'oreille.

- Dis-moi juste qu'on en parlera. C'est important pour moi. C'est ma vie, tu peux comprendre, je mise tout là-dessus.

- Tu mises tout sur cette vidéo ? plaisante Max en allumant sa cigarette par-dessus son épaule.

- Oui, parfaitement !

Il se dégage, tire une bouffée.

- Je lui ai envoyé l'enregistrement. Le format que tu m'as passé, franchement... Il a fallu que je la charge sur un logiciel pour tout retraiter. Ça m'a pris du temps. C'est un monde où chaque détail compte. Tu ne mesures pas ça, c'est évident.

- Ah mince, et c'était bon avec ton logiciel ?

- Ouais ! J'ai fait du bon boulot.

- Merci, grand geek.

Maxime enfile un futsal et s'étire. Le ciel est gris, les nuages bien dodus, solides comme du fromage frais, chargés de neige. Il se frotte les yeux. Il déteste ne pas aller au bout, mais qu'importe, elle s'en fout. Clarice, elle reviendra dès demain s'il lui demande. Avec elle, c'est simple. Il écrase son mégot contre le rebord du vasistas.

– Il a regardé l'enregistrement. Il m'a dit que t'étais parmi ce qu'il avait vu de mieux dernièrement. Il m'a parlé de charisme, de spontanéité aussi, je crois. Il t'a trouvée super, mais faut pas s'enflammer, il en a plein des vidéos de meufs mignonnes comme toi, alors il doit réfléchir.

Clarice n'en revient pas. Le beau-père de Max, un grand producteur hollywoodien, la trouve spontanée et charismatique. C'est inespéré.

– Tu dis ça pour coucher avec moi !

– Qu'est-ce que tu racontes ? On couche déjà ensemble. Si tu deviens une star, je pourrai me vanter de nos petites soirées enflammées. Tous les mecs veulent coucher avec des grandes actrices, j'ai tout intérêt à ce que tu réussisses.

– Je sais pas quoi dire...

Clarice éprouve soudain une sensation totalement inédite, au niveau de la nuque et des épaules. Plus qu'un frisson. Comme une piqûre chaude, puis anesthésiante. C'est plaisant et inquiétant.

Elle s'y voit déjà, sur des affiches, placardée dans des chambres d'ados, en une de *Cosmo*, *Grazia*, *Glamour* ou *Closer*. Elle imagine le plateau, la maquilleuse, les objectifs des caméras pointés sur son visage. Elle imagine des questions compliquées auxquelles elle

répondrait par une pirouette ou une punchline digne des meilleures répliques de cinéma. Ou non, elle s' imagine rougir, bégayer, soupirer qu'elle ne sait pas, qu'elle ne sait rien. Elle se sent soudain très fragile. Elle attrape la bouteille d'Évian sur la table de nuit, boit deux grandes rasades.

Elle veut lui demander d'insister pour elle, de prévenir son beau-père qu'elle peut envoyer de nouveaux clips, qu'elle a un projet de bande démo. Il suffit d'emprunter du meilleur matériel, parce qu'avec un vieux smartphone, sans micro ni spot lumineux, le rendu fait franchement amateur, c'est certain. L'émotion l'empêche de parler, elle se sent comme asphyxier, Clarice ne parvient même pas à ragrafer son soutif.

Maxime le perçoit, cela lui fait plaisir de la voir si émue, de contempler les mérites d'un simple mensonge.

– Écoute, la prochaine fois que j'appelle ma reum, je lui parle de toi. Y a des castings à Paris aussi, il connaît du monde partout de toute façon, son mec. Ça te fera sortir de ta campagne, tu verras la grande ville. Ça te changera des champs.

– Merci... Tu peux m'aider, balbutie-t-elle.

Il clipse les crochets d'un mouvement souple, tire légèrement sur le glisseur en plastique, remet la bretelle bien droite pour qu'elle se colle sur la peau légèrement transpirante.

★

Quelques minutes après le départ de Clarice, la porte de l'entrée s'ouvre. Dominique dépose son bonnet

bleu de l'A.J. Auxerre et ses gants sur la commode. Leur doublure en acrylique est imbibée de sueur. Il revient du match disputé à l'Abbé-Deschamps, transi.

– Alors ? demande Max.

– Un partout. Contre Lorient. On prend le but à la dernière minute, ça fait chier. T'as pas suivi ?

– Non, je révisais, avec ma camarade, Clarice, tu vois qui c'est ?

Le père range sa parka et défait les lacets de ses pompes, le cuir est dur comme du bois. Heureusement, durant l'hiver, il porte deux paires de chaussettes quand il va au stade, sans ça il finirait par perdre un orteil.

L'A.J.A. est encore relégable et même si jouer le maintien est un leitmotiv du club depuis son accession à l'élite, Dominique commence véritablement à se faire du mouron. Sa vie est assez inintéressante pour ne pas avoir, en plus, à se coltiner des matchs de seconde division. Sont-ils seulement diffusés ? Pas qu'il sache. Sans télé, ce sont les oubliettes qui attendent son club. Décidément, cette saison l'inquiète. Il ira acheter *L'Équipe* demain à la supérette, s'assurer qu'il a assisté au même match que le journaliste chargé de le résumer, à savoir une purge frustrante qui augure mal la relégation.

– T'as ramené Marine ?

– Ouais, elle a pris le train de 13 h 30, après j'ai retrouvé Thierry.

– Thierry était au stade aussi ?

– Oui, c'est sa deuxième maison, pour ainsi dire. On a bu un coup après le match chez lui, et voilà.

Dominique se sert d'ailleurs un fond de Label 5. La bouteille est à moitié vide, d'une couleur caramel trop claire. Elle lui a coûté à peine 13 euros, sans compter la réduction valable dès sa prochaine visite au Super U d'Avallon. À ce prix-là, un whisky est un whisky. Il en boit deux gorgées et s'assied en bâillant.

– Marine m'a fait une leçon de morale dans la voiture.

Il secoue ses doigts pour faire circuler le sang jusqu'à la pulpe des extrémités.

– Comme quoi, aller voir un match le jour de l'enterrement de Lucien, c'était pas une chose à faire. Que j'aurais dû inviter les personnes présentes aux obsèques à partager un moment de fraternité avec nous. De fraternité, elle a dit. Tu parles de conneries. Qu'est-ce que ça peut bien lui foutre ? Et puis, ce n'était que mon beau-père. Mon ex-beau-père, même.

Dominique porte son verre à ses lèvres, l'alcool sirupeux lui réchauffe la gorge.

– Elle est comme sa mère de toute façon, on n'est pas assez bien pour elle, reprend-il. Enfin, surtout moi. Tout est bon pour me le signifier. Même sans match, elle aurait trouvé quelque chose.

– Ça... Sans doute.

– Et puis merde, le Lucien il aimait le club aussi. Dix ans qu'il perdait la tête. Ces derniers mois, il ne disait plus un mot, elle le saurait ça si elle était venue le voir un peu. On est tristes, oui, on est tous tristes, mais pas abattus, ça, non. Il faut s'attendre à voir mourir les mourants, c'est la vie.

– Ouais, acquiesce Max en sortant les pâtes du frigo.

– Avec ta mère, elles se sont téléphoné. Tu le savais ? Marine me l’a dit, juste en sortant de la voiture. Tu parles, elle allait pas me le cacher. Tu le savais, toi ?

Dominique secoue la tête.

– Pas se pointer pour enterrer son vieux, franchement, faut le faire... C’est aussi bien, remarque.

– Ouais, répond Max machinalement en plaçant le plat de coquillettes gratinées dans le micro-ondes. C’est bientôt prêt, papa.

– Merci, mon lapin, j’ai besoin d’un plat chaud. Quel courant d’air, ce stade. La ligue a bien fait d’avancer le match, avec la neige qui commence à tomber. L’enterrement était réussi, j’ai trouvé.

– Oui, carrément. Je mange vite fait, j’ai des trucs à faire sur l’ordi.

– Vous avez travaillé quoi, alors, avec Clarice ?

– Surtout la philo. Le bac est dans quatre mois, faut s’y mettre.

– Quatre mois ? Ah oui, tu as raison. C’est bien, c’est bien, mon grand.

Dominique plonge sa fourchette dans le grand récipient en Pyrex. Des lianes de fromage pendent jusqu’à son assiette. En commençant à mâcher, il regarde son fils avec fierté. Depuis son divorce, il se fie tout entier à ce qu’il lui raconte. Il le croit quand il lui dit qu’ils ont révisé avec son amie. Dominique est convaincu que Max fera de belles études, comme sa sœur, mais qu’en sus, il ne prendra pas la grosse tête, et n’adoptera pas ce dédain parisianiste si insupportable. Se figurer les choses ainsi rend le logis vivable, la cohabitation

plus douce. Tant pis si son garçon n'en fout pas une, et récolte des notes médiocres dans un lycée au niveau lamentable.

Si une vérité en vaut bien une autre, Dominique se range derrière celle qui le désigne encore comme un bon père. Il ajoute du sel, un tour de poivre du moulin. Il y a la bonne quantité d'emmental, c'est délicieux. Il allume la télévision. *Jour de foot* commence dans pile cinq minutes.

Après une annonce sur la série événement de Canal+, *Kaboul Kitchen*, le journaliste Messaoud Benterki présente les affiches du soir.

Surprise, Caen a gagné à Lyon.

– C'est quand même une saison étrange.

*

Stéphane l'attend sur le quai U de la gare de Bercy, un gobelet frappé Brioche Dorée dans la main droite. Dans la gauche, un pochon en papier, imbibé de graisse, contenant des viennoiseries. Il est arrivé en avance, comme à l'accoutumée. Il a froid.

C'est son petit copain depuis la première année de prépa et Marine espère bien qu'en tandem, ils décrocheront la lune, à savoir l'admission dans une école de commerce au nom ronflant, formant l'élite financière, entrepreneuriale et managériale du pays. Le mot *élite* est important. Ils sont convaincus d'en être. Cette appartenance justifie les journées qu'ils endurent, le traitement que leur infligent des professeurs sadiques,

leurs belles années sacrifiées ; elle justifiera bien des choses tout au long de leur vie.

Marine a des bonnes notes, les concours sont dans deux mois et demi, ça devrait bien se passer pour elle. Stéphane ne se débrouille pas mal non plus, montre de-ci de-là quelques lacunes mais rien d'insurmontable. Surtout, il élabore pour le couple d'excellentes fiches synthétiques parfaitement structurées et instruites, ce qui en fait, en plus d'un amant tout à fait correct, un excellent camarade.

– Salut, chérie.

Il la prend dans ses bras, respire son odeur sucrée, les notes envoûtantes du parfum Magnetism d'Escada. Il l'embrasse dans le cou. Ils ne se sont pas vus depuis deux jours. C'est une anomalie dans leur relation tant les élèves de classe préparatoire vivent les uns sur les autres, pour travailler, se détendre, comparer leur réussite, partager leurs doutes, et baiser quand ils trouvent le temps.

– J'espère que tout s'est bien passé. Enfin..., Stéphane se reprend, que ce n'était pas trop dur.

– Ça a été, souffle-t-elle.

– Encore désolé pour ton grand-père.

– C'est bon, je te dis. Il était sénile.

– Ton petit frère va bien ?

– On s'est à peine parlé. Pourquoi tu me parles de lui à chaque fois ?

– Je sais pas, je l'aime bien. On s'est vus deux fois, mais j'ai eu l'impression que ça collait entre nous.

Le visage de Marine se déforme en une moue dubitative.

– T’as pu réviser dans le train ? Ce matin, j’ai fiché le cours d’histoire de jeudi, j’ai fait une photocopie pour toi. Tu veux toujours qu’on passe la journée de demain à la BNF ?

Une semaine cruciale s’annonce. S’y tiendra le dernier concours blanc avant les véritables épreuves, hors de question de sacrifier un dimanche sur l’autel d’un deuil familial, ni laisser Quarré-les-Tombes polluer son esprit. Marine a le mors entre les dents depuis le début de l’année. Bien sûr qu’elle ira à la bibliothèque le lendemain, qu’ils y passeront la journée, courbés sur des manuels, à se saouler de connaissances. La parenthèse funèbre est déjà refermée. Ce soir, ils ne coucheront pas ensemble avant de s’être enquéillé deux exos de maths.

✱

Les premiers flocons tombent doucement, la météo ne s’est pas trompée, la Bourgogne est tout entière en vigilance orange à partir de ce samedi soir. La neige va tenir au sol. Le mercure n’a pas dépassé zéro de la journée. Les écoles seront certainement fermées lundi et mardi, et les routes risquent d’être impraticables, surtout celles du Morvan qu’on ne déneigera qu’après toutes les autres. Le journal télé emploiera les termes « paralysie » et « pagaille », des automobilistes dormiront dans leur voiture et le présentateur, depuis son studio de Boulogne-Billancourt, ironisera sur le fait que chaque année une bonne partie de la France se fait

surprendre. Ensuite, il lancera le sempiternel reportage sur les déneigeuses canadiennes qui raclent les rues de Montréal de décembre à mars, comme s'il y avait lieu de comparaison.

Clarice s'en fout, elle se sent giga bien. Peu lui importe que ses tempes soient piquées par le vent, que le froid s'insinue jusque dans la maille de son écharpe, que la grande nappe nuageuse vire au bleu profond avec la nuit qui s'installe. Elle n'a qu'une envie, qu'une pensée, tourner sa bande démo. Elle ne travaille pas demain et passera son dimanche à peaufiner le script. Elle verra ensuite pour acheter du meilleur matériel. Après tout, elle gagne quelques sous au salon de coiffure, quinze balles par jour de pourboires en moyenne, et puis elle n'a pas besoin d'une caméra hors de prix. Il y a des promotions au Darty d'Auxerre, elle a vu une pub sur un prospectus à la maison. Un caméscope Canon, combien ça vaut ? Deux cents euros, peut-être plus ?

Max aime moquer son matériel et sa méconnaissance des nouvelles technologies. *Il se donne le beau rôle avec ses traitements logiciels, ça le rassure, il se pense utile*, juge-t-elle. *Il est chiant parfois, mais c'est tellement formidable qu'il ait envoyé ma vidéo à son beau-père...*

Clarice ne se rend toujours pas compte. Elle n'y connaît rien, n'est jamais allée aux États-Unis, ne sait pas comment les gens vivent à Los Angeles, ignore ce que c'est un producteur hollywoodien, combien ça gagne, comment ça occupe son quotidien, comment ça dort, ça parle, ça mange. Elle suppose tout de même

qu'il s'agit d'une personne importante, sans temps à perdre. Max lui fait une sacrée fleur. *C'est une véritable et puissante preuve d'amour*, songe-t-elle. Clarice sourit. *Spontanée et charismatique, qu'il a dit, ça ne s'invente pas.*

Même s'il la traite parfois avec distance, même s'il peut être dur et rabat-joie, elle éprouve des sentiments forts pour Maxime. Elle est amoureuse. C'est son premier copain, le premier avec qui... Pour une fille, ce n'est pas rien. Elle s'arrête pour secouer son écharpe constellée de frimas. En fondant les flocons coulent en fines traînées jusque dans son dos. Quand ils se sont rencontrés, elle était en troisième, lui en seconde, c'était vraiment cool de se taper un lycéen. Ses copines étaient mortes de jalousie. De toute façon, Clarice s'est toujours sentie plus mûre que les filles de son groupe. Que diront-elles quand elle sera à l'affiche d'un film ? *C'est fou d'être si différente*, quand elle y pense.

Cela fait deux ans qu'elle le retrouve chez lui, certains soirs après sa journée au salon, quand il rentre de ses cours et que son père est absent. Des week-ends aussi. Ils baisent essentiellement. Ne sortent guère ensemble, ne vont jamais marcher dans le centre d'Auxerre ou d'Avallon, ni même d'ailleurs boire un Pago sur la place de l'église de Quarré-les-Tombes. Ne vont pas au ciné ni au Do-mac comme les couples normaux, ne discutent pas des masses non plus. Leur relation s'est développée autour de leur entente sexuelle, chacun exécutant les gestes avec plus d'assurance, jusqu'à expérimenter de nouvelles combinaisons que

l'un ou l'autre puise dans l'insondable inventivité des sites pornographiques.

Elle est heureuse ainsi ; le reste viendra avec le temps.

La route se couvre d'une fine pellicule blanche. Clarice accélère le pas, elle est bientôt chez elle. Dans ses cheveux, la neige se fixe et fond lentement. Une légère fumée s'élève au-dessus de son crâne, en volutes élégantes. Si elle reste dehors encore cinq minutes, elle tombera malade, c'est sûr. Heureusement, elle dépasse déjà le portail sur lequel la plaque signalant la présence d'un chien méchant branle sur un côté. Évidemment, les Malcuit n'ont jamais eu de molosse, tout le village le sait. Mais son père y tient à cet écriteau. Il prétend que si des manouches voulaient les cambrioler, ça les dissuaderait. L'allée de pavés autobloquants gris s'est mouchetée à son tour. Clarice manque de glisser, se rétablit. Elle tourne la clef, pousse la porte, puis tape ses Pataugas sur le paillason.

« J'suis là », crie-t-elle depuis l'entrée, tout en pendant son écharpe à un cintre.

Ses parents regardent *50'Inside*, sur TF1. C'est une bonne émission. Divertissante et documentée. La famille a pris l'habitude de ne pas la manquer, l'éri-geant en rituel du samedi soir.

Sur l'écran plat, acheté avant la Coupe du monde de rugby 2011, après le reportage retraçant la *success-story* de Bruno Landisier, un jeune Français audacieux devenu producteur influent à Hollywood, Sandrine Quétier interroge Loana. La star du *Loft* sort tout juste

de l'hôpital après avoir tenté de mettre fin à ses jours pour la quatrième fois.

– Elle est méconnaissable, soupire la mère de Clarice.

– T'as passé une bonne journée ? demande le paternel sans quitter l'écran des yeux.

– Ouais, ça va, dit Clarice. J'étais chez Sarah.

– Ah ? Super ! Comment va-t-elle, la belle Sarah ?

– Bien, bien.

À la télévision, Sandrine Quétier, jambes croisées, veste noire sur top rouge : « Donc là, quand vous regardez devant vous maintenant vous avez des projets, expliquez-moi un petit peu. »

Loana, crinière platine, peinant à articuler, mais radieuse : « Je vais être chroniqueuse sur une chaîne câblée, faire une émission sportive, écrire mon livre sur... sur les dix dernières années. Donc ça va être tout ça. »

Sandrine Quétier : « Alors qu'est-ce qu'on peut vous souhaiter maintenant, Loana ? »

Loana, souriante : « Que je rencontre le grand amour. »

Sandrine Quétier, adoucie, connivente : « Bah, écoutez, je vous le souhaite... »

– Tu vois, ma fille, toi qui aspires à la notoriété... Ça n'a pas l'air drôle tous les jours, souffle le père.

– La télé réalité ce n'est pas pareil, reprend la mère. Ces gamins, ils ne sont pas préparés à toutes ces choses qui leur tombent dessus, toutes les sollicitations. Ils deviennent stars du jour au lendemain...

Pauvre Loana, c'était une fille charmante. Une carrière, ça se construit.

La mère ne sait pas trop ce que cette dernière phrase signifie. Elle a toujours cru en la réussite de sa fille et ne veut surtout pas la décourager avec ces histoires de gosses abîmés par la télévision.

– Et puis franchement, tous ces jeunes qui se montrent dans leurs émissions idiotes, avaient-ils quelque part une chance de connaître un avenir meilleur ? ajoute-t-elle, songeuse.

Clarice s'essuie les cheveux. Elle hésite. Elle veut garder son secret pour elle, ne rien dire du casting que Max lui a évoqué, ni mentionner que sa dernière vidéo de promotion fait son chemin à Hollywood. En même temps, elle crève d'envie de tout déballer. Elle tergiverse. Son père ferait sans doute le trouble-fête, comme à chaque fois. Sa mère se tairait, contente et envieuse. Elle saisit son téléphone, elle racontera tout cela à une amie.

– Je vais prendre une douche, on mange quoi ? demande-t-elle.

– Des croque-monsieur maison ! Papa en avait envie, et avec ce froid ça nous fera du bien de manger quelque chose de consistant.

– OK ! s'écrie Clarice, en montant à l'étage.

*

Le Big Tex propose une combinaison gourmande de deux enchiladas fourrées au *jack cheese* et de deux tamales au porc, recouvertes de chili con carne,

accompagnées de riz et de haricots rouges. C'est le plat le plus riche de la carte d'El Guapo's, un restaurant mexicain de Tulsa, métropole de l'est de l'Oklahoma. Bruce Taskys commande généralement la version trois piments et agrmente la recette de quelques gouttes de Tangy Jalapeno de la marque Heinz. Il s'assure ainsi que le plat lui arrache bien le palais. Il s'installe à une table située sous un cactus de néons verts et jaunes dans l'épiderme duquel clignote le nom d'une marque de *cerveza*. Les galettes de maïs baignent dans une sauce tomate mêlant délicieusement les saveurs du fromage, du sucre, des épices, de l'huile et de la viande. Bruce éponge la mélasse avec des tortillas chips saveur cheddar, ramollies au micro-ondes. Entre deux bouchées, il aspire une rasade de limonade industrielle glacée. Elle a un goût de liquide vaisselle mais la sensation de fraîcheur n'en est pas moins incroyable.

Dès qu'il aura terminé, il ira se poster devant le cinéma, passera tout l'après-midi dehors, dans la queue, pour s'assurer une place de choix. Le frère de Tyler a même juré l'autre soir qu'il serait le premier à entrer dans la salle, quitte à planter sa tente devant. *Quel cirque ça va être*, songe Bruce.

L'événement est d'ampleur ; la séance est tant attendue qu'elle a été reportée au samedi soir pour ne pas faire concurrence aux autres films qui sortent traditionnellement le vendredi aux États-Unis. Tous les jeunes du pays attendent le dernier volet de *The Last Fighters*, sous-titré *The Survival of the Void*, « la survie du vide ». CNN, Newsworld International et Fox ont dépêché des reporters devant des salles importantes

du pays, El Captain et le Grauman's Chinese Theatre à Los Angeles, le Coliseum et le Ziegfield Theater de New York et même dans le parc à thème Douglass' World à Orlando, lequel prépare le mois prochain une attraction autour de l'univers de la saga. Des T-shirts et des masques à l'effigie des protagonistes sont en vente dans les rues commerçantes et les malls. Le pays tout entier retient son souffle. C'est à peine si les chaînes d'info évoquent encore les caucus du Minnesota et du Colorado, ou la récente victoire de Mitt Romney lors de la primaire du Nevada.

Un an, sept mois et vingt-deux jours que la scène finale du deuxième épisode – *The Last Fighters, Burst of Heavenly Thunderstorm*, « l'éclat de l'orage céleste » – s'est achevée sur la chute certainement mortelle de Kate « Angel Face » Swelton, dans un gouffre quadratique créé par un sbire d'Alktor, le démon solaire. Depuis, tout le monde ne pense qu'à une chose : la vengeance des derniers héros, en particulier celle de Neutron, devenu redoutable depuis son accession au grade de gardien stellaire. Des images de la bataille finale entre les quatre démons et les héros ont fuité sur la toile. Même si Bruce a tenu à ne rien regarder, il a entendu dire que les effets spéciaux n'avaient aucun égal, dans aucun autre film, dans aucune autre saga, pas même dans les meilleurs *X-Men*.

Il passe une serviette en papier sur son front. La version trois piments du Big Tex, c'est quelque chose.

Au milieu de la deuxième enchilada, Tyler se pointe. Il porte un bonnet du Thunder, un sac à dos Nike, un sweat à capuche duquel dépasse son maillot de Kevin Durant, bleu, numéro 35. Ses parents lui interdisent de porter ses habits de basket-ball au lycée, alors il se ratrape le week-end, en multipliant les logos à l'effigie de la franchise de l'Oklahoma. Les Kings de Sacramento ont battu OKC la veille, 106-101. C'est pénible, mais ça n'enlève rien à l'excellente saison de l'équipe, qui truste les premières places de la conférence ouest avec un KD en mode MVP. Ce soir, Tyler manquera le match contre l'Utah Jazz ; il s'en fiche, lui aussi attend depuis des mois l'épilogue de la trilogie.

– Salut Bruce. T'as pas fini ? Ça te dérange si je prends des tacos au poulet, rapidement ? On n'est pas en retard de toute façon.

– Non c'est bon, t'as le temps, répond Bruce.

Tyler mange à cent à l'heure, c'est à peine s'il prend le temps de mâcher. Cela explique sa drôle de carrure, son ventre gonflé, campé sur deux jambes fines et droites.

Il revient avec ses galettes de maïs au poulet et les asperge de Tabasco hot pepper sauce.

– T'as hâte, hein ? Ça va être incroyable. Le plus beau jour de notre vie. Steve a dormi sur place, on va essayer de le rejoindre. Je garantis rien. Il est bien parti pour être le premier dans la salle. Quel numéro mon frère !

– S'il nous garde une place, c'est cool, s'enthousiasme Bruce.

– Avec la cohue que ça va être, on verra bien...
Mate ce que j'ai acheté.

Tyler fourrage dans son sac.

– Le masque de Greg the Shield ! Tu y crois ?

– Le masque du Shield ? T'as trouvé ça où ? demande Bruce.

Greg the Shield est mort dans le premier épisode de la triade. Bruce se souvient à peine de ce personnage. Dans ses souvenirs, il s'agit d'un mutant en errance, membre d'une ancienne génération de héros, lesquels succombent lentement à cause du virus que Kate a introduit sur Pluton pour soi-disant sauver les mutants. Ils habitent des figures sans contours, se déplacent dans une sorte de brume. Leur voix est hachée, la mémoire les abandonne, chaque geste leur coûte, et pourtant, malgré la vie qui les quitte, leur force est encore prodigieuse.

– T'as vu ça ! C'est un collector, tout le monde l'a oublié ce gars. Il se raconte qu'il pourrait revenir dans une version spectre.

– Ah ouais ? Une version spectre...

– Ouais, c'est ce que disent les forums spécialisés. Ce masque, c'est mon pari, s'amuse Tyler. Et en même temps, s'ils vendent des produits dérivés, ça semble pas trop risqué.

Bruce paraît perplexe. Pourtant, c'est évident, les spectres détiennent la clef de l'affrontement. Selon le camp qu'ils rejoindront, alors le bien ou le mal triomphera. Les morts décideront de l'avenir des vivants.

– C'est tellement excitant, bordel.

La neige a tout recouvert en à peine une heure. Et avec elle, chaque maison du village se trouve désormais plus seule et isolée. Dans l'alentour vogue un parfum de résineux et de nuit de Noël. Max allume son ordinateur et se connecte à Internet grâce à une clef satellite. Il ne faut pas se leurrer : ici, la fibre optique, ils seront les derniers à y être rattachés, et alors la France sera déjà connectée par une technologie plus performante, si bien que quoi qu'il arrive, sauf à se tailler de Quarrelles-Tombes et du Morvan, Max doit payer une petite fortune pour accéder à une connexion équivalente à celle des jeunes de son âge qui grandissent en ville.

C'est la fameuse fracture numérique.

La passion des ordinateurs l'a gagné dès son enfance, quand la télévision s'est emballée à propos d'un virus sympathiquement nommé : « *I love you* ». À l'époque, cela l'avait marqué. La science-fiction devenait soudain réelle. On évoquait même un « ver informatique ». Maxime s'imaginait un lombric au corps flasque pénétrant par le lecteur de disquette ou le radiateur à l'arrière de l'unité centrale, mettant un bazar pas possible dans les circuits, les fils électriques et les cartes, jusqu'à ce que l'écran affiche un cœur et une déclaration d'amour paralysant toute la machine.

Au fil des années, avec le développement des forums, avec les magazines sur les jeux PC et tous les articles sur les hackers, il a compris qu'un monde de potentialités sommeillait au bout de sa souris.

Plus tard, Maxime sera expert en la matière. Capable de hacker des sites, d'aspirer les données de pages Internet, de maîtriser une dizaine de langages, de voguer en vaisseau furtif sur le Darkweb.

Pour l'heure, il gagne son argent de poche avec un stratagème assez simple, mais dont il n'est pas peu fier : une judicieuse arnaque commise contre les jeunes obsédés sexuels du lycée. C'est-à-dire une part significative du contingent masculin.

Le gros du travail consiste à débusquer de nouveaux sites pornographiques, fraîchement créés ou provenant de pays si exotiques qu'il est impossible que quiconque dans son bahut les ait déjà consultés. Il faut qu'ils soient gratuits, qu'ils proposent de nombreuses vidéos, de suffisamment variété, et, dans le meilleur des cas, de films en langue française, encore que les dialogues... Cette phase de recherche est la plus critique, la plus chronophage. Elle nécessite de plonger dans les profondeurs du Net. Maxime n'est pas inquiet, il trouve toujours de la matière, plus de 12 % des contenus en ligne sont à caractère porno, soit 25 millions de sites.

Une fois la prospection menée à bien, il rédige un court programme singeant les systèmes de contrôles parentaux. Il code une page d'accueil exigeant un mot de passe pour se connecter au site, assorti d'une demande d'inscription à un tarif exorbitant (dans les 30 euros par mois pour un accès illimité à tous les streams). Il écrit cette demande en anglais, en police Lucida Console, dans une couleur moche, en général le vert.

Ce soir, il fait tenir le petit cadre blanc dans lequel inscrire le mot de passe par une blonde en string aux seins disproportionnés, agenouillée sur une plage de sable fin. Elle est apparue à la page 43 de la requête « Blonde + seins nus + plage » du moteur de recherche Google Images.

Après qu'il a encodé les pages d'accueil, une par site dégoté, le travail technique est terminé. Autant dire que ce n'est pas grand-chose. Il ne lui reste plus qu'à proposer pour la modique somme de 10 euros une clef USB avec un document texte qui affiche simplement un tableau des sites et des mots de passe correspondants.

Par exemple :

nasty-hussy-mappleleaf.ca – UG4A7LM

gran-calor-libertad.cl – 27458966ztb

suprimegagigapornsexfinland.fi – aa % aV ? 2àà

Lorsque l'acheteur insère la clef dans le port, le programme de Max s'installe automatiquement sur la machine en moins d'une seconde, et est appelé à chaque fois que l'internaute renseigne une des adresses notifiées sur le document texte. L'onglet avec la femme en string s'ouvre. Le mot de passe la désactive, et l'utilisateur se retrouve sur le site gratuit, croyant avoir économisé l'abonnement. Il accède à une bibliothèque de contenus qu'il pense payants, surévalue sa qualité et en est d'autant plus excité. Le tour est joué, le client est ravi.

Facile.

Ce que Max n'avait pas imaginé au départ, c'est que cette petite affaire, à peine frauduleuse, créerait des

clients réguliers. Il vend ainsi trois clefs par semaine en moyenne. C'est assez pour financer sa connexion, quelques achats pour se faire plaisir et surtout étancher une soif qu'il a vue naître en lui : la soif de l'escroquerie.

La neige a cessé de tomber. Il ne lui reste plus qu'un site à trouver, avant de se coucher. Il se méfie de ce sur quoi on tombe dans certains coins du monde : des animaux, des enfants et encore d'autres vidéos toujours plus glauques... Il ne fait pas tout cela pour se retrouver bêtement en prison. Son VPN, bien utile pour se jouer d'Hadopi, ne tromperait pas le bureau chargé de la pédopornographie à la brigade des mineurs. Il se focalise sur les sites allemands, nord-américains et russes, en général plus sûrs, quoiqu'il soit tombé, ce soir encore, sur un site californien exhibant des hispaniques pas bien vieilles. Il a hésité, l'a ajouté à la liste. Il trouve des contenus originaux en Afrique subsaharienne mais on y chasse le mugu à l'arme lourde et Max ne tient pas à ce que ses copains du lycée se retrouvent dans de sales histoires de webcam avec des malfrats équato-guinéens. Ce serait amusant, mais ça ficherait un bon coup à son business.

En bas à gauche, la fenêtre de communication de MSN clignote. C'est Clarice.

_ ☺ Kikou !!!

_ Slt

_ Tu fais quoi ? T'as vu la neige ? Tu crois tu auras cours lundi ? Moi J'irai pas au salon, j'ai prévenu la patronne ☺

_ JSP. Jspr pas

- _ OK, on se verra peut être ☺
- _ Je vais bosser sur ma video demain <3 <3 <3
- _ Cool
- _ Tu fè koi ?
- _ Je bosse
- _ Merci encore pour ton beau pere !
- _ Ouais, c'est cool
- _ Et deso pour tout à l'heure. Ce sera mieux la prochaine fois. On se revoit vvvviiiittttteeee
- _ Ouais
- _ Jdois finir un truc, jtécris plus tard.
- _ C'est ça <3 Allez je me couche en pensant à mon petit max <3

Une rafale de vent soulève un tapis de neige et fait céder une branche du cerisier. Elle vient s'abîmer contre la vitre de sa chambre, en un grand craquement. Maxime sursaute, puis va rapidement fermer les volets. Au loin, derrière les cimes et les toits, il aperçoit le clocher de l'église Saint-Georges. Lucien le promenait, avec sa sœur, dans le centre du village quand ils étaient enfants. Son grand-père devait savoir que son cercueil trônerait un jour dans cette nef, qu'on le descendrait ensuite au cimetière communal, que sa tombe rejoindrait toutes celles de Quarré.

À la fin de sa vie, il répétait constamment les mêmes histoires. Il évoquait les sarcophages et saint Georges de Lydda qui était descendu du ciel et avait permis à de preux chevaliers de vaincre l'envahisseur. Il disait qu'il n'avait pas fait de même, que les fantômes en savaient

long sur son compte. Il mentionnait, aussi, le chant des rossignols.

*

On a beau aimer la chanson française, la tenir en très haute estime, il n'en est pas moins surprenant d'écouter la star latina Shakira reprendre un classique de Francis Cabrel. La chanson intitulée *La quiero a morir* prend cette semaine encore la première place du Top-50, et M6 n'en finit plus de diffuser son clip. La mélodie réchauffée par la voix suave de la Colombienne accompagne à merveille le bol de Coco Pops que Clarice engloutit par grandes cuillerées, alors que son père et sa mère s'emploient dehors à dégager la descente du sous-sol enneigée et verglacée. Les pauvres, ils feraient mieux de se capitonner dans la douceur du logis, plutôt que de s'entêter à vouloir lutter contre les éléments.

Cela dit, Clarice aime être seule dans la maison, déguster ses céréales devant la télévision, comme quand elle était enfant, et que ses parents la laissaient regarder les dessins animés en pyjama, jusqu'à midi, les week-ends.

« La vie en mieux », c'est le slogan de la sixième chaîne. Ce matin, il lui semble fort à propos.

Elle dévisse le capuchon de son stylo et commence à jeter des idées sur son calepin. Une bande démo, c'est le curriculum vitae du comédien, un condensé de techniques et d'expressions susceptibles de convaincre n'importe quel directeur de casting d'engager l'actrice

ou l'acteur, sans besoin de longs monologues sur les cours dramatiques suivis, et le pourquoi du comment avoir choisi d'embrasser la vie d'artiste. Elle note. *Parler face caméra, se présenter. Ensuite scène dramatique en utilisant la neige pour faire triste. Simuler tambourinement contre la porte, jouer la peur, la colère, postillonner, même cracher sur la caméra. Danser ensuite, de manière sexy !*

Dans le bol, les Coco Pops ont pris une texture molle et ont viré au marron clair, presque gris. Ils ressemblent à de minuscules bouées translucides flottant dans un océan de lait chocolaté. La marque Kellogg's domine le marché d'une telle manière que même le flétrissement rapide de son riz soufflé s'est érigé en canon. Elle plonge sa cuillère dans la mixture.

Une fois le petit déj' terminé, Clarice monte dans sa chambre et s'habille. Elle enfle son crop top Jennyfer vert pomme qui laisse apparaître son piercing au nombril et un jean push up denim, sous lequel son string ne dessine aucune marque inutilement vulgaire. Puis, dans la salle de bains, se maquille et se coiffe. Cela dure une bonne demi-heure. Elle s'emploie à tout faire de manière professionnelle, comme elle ferait au salon avec une cliente. Une fois prête, elle paraît plus vieille. C'est une bonne chose. Elle exécute alors quelques pas de danse fluides et prestes. Les fibres la moulent, c'est inconfortable mais l'élasthanne permet d'exécuter les mouvements avec souplesse.

Elle commence : « Je m'appelle Clarice Malcuit, j'ai seize ans et je suis originaire de Quarreé-les-Tombes dans l'Yonne, en France, et je souhaite être actrice de cinéma... »

✱

Stéphane n'aime pas faire l'amour le matin. Il trouve cela un peu dégoûtant. Tout l'indispose, l'haleine puissante, la légère odeur de sueur, les draps emmêlés, la dizaine d'heures qui les séparent de la dernière douche. Franchement, il ne désire pas Marine au lever. Il la trouve comme froissée, son visage rougeâtre, ses seins moins fermes que le soir, ses hanches plus larges. Lui-même ne se sent pas à son avantage, avec les marques de l'oreiller qui lui barrent le visage et son pénis qui bande péniblement. Ce qu'il souhaite, au fond, c'est juste un café bien noir.

Mais, puisqu'elle se réveille avec une énergie débordante et qu'il n'a pas la force de la repousser, le moindre dimanche commence par une relation sexuelle torride et exaltée. À la suite de quoi, ils se lèvent tous les deux en même temps, se font couler un expresso en capsule. *Arpeggio* pour elle, *Volluto* pour lui, son préféré. Ensuite, Stéphane passe son crâne sous le robinet et applique une eau micellaire autour de ses yeux, tandis qu'elle alourdit ses cils de mascara.

Aujourd'hui, à peine a-t-il repris son souffle orgasmique, que déjà elle énumère le programme des révisions. Marine a des idées bien précises sur l'organisation optimale d'une journée de travail, réservant

les plages où le cerveau est le plus performant pour emmagasiner des connaissances et ceux où il est le moins frais pour s'abrutir au fichage de manuels. Les matières scientifiques et littéraires doivent être alternées car elles ne requièrent pas les mêmes ressources. Il faut manger régulièrement pour ne pas éprouver le sentiment de faim, des fruits secs de préférence, et aller déjeuner le plus tard possible afin de ne pas perdre de temps dans des files d'attente. Surtout, Stéphane ferait bien de se magner au lieu de rêvasser la bite pendante, car s'ils arrivent trop tard, ils n'auront pas de places côte à côte dans la bibliothèque.

– Tu as les annales de maths ? Prends 2009, 2010 et 2011. Je m'occupe des fiches de philo. Tu as révisé jusqu'où ? Descartes ? Pascal ? Je compte faire Nietzsche, Hegel et Heidegger aujourd'hui.

– Nietzsche, Hegel, Heidegger ?

Stéphane tombe à la renverse sur le lit.

– Tu veux pas qu'on reste au pieu toute la journée, plutôt ? J'ai vraiment la flemme. On est déjà prêts pour le concours blanc.

Marine le regarde, se demande s'il est sérieux et pense *pauvre con*.

– C'est ça, ouais ! Allez, bouge-toi, j'ai pas envie de passer la journée à côté d'un loser en BTS.

– D'accord, je me dépêche. *Presto, presto !*

Il s'habille, s'ébouriffe, place les trois bouquins d'annales de maths dans son sac en bandoulière, passe deux coups de brosse sur ses dents, avale un peu de dentifrice pour l'haleine. Est sur le point de sortir, s'arrête.

– J'ai oublié quelque chose, dit-il en souriant.

Marine l'observe, refrène le jugement trop sévère qui lui traverse l'esprit. Le regarde délasser ses chaussures lentement, lui faire perdre son temps, comme un enfant attardé. Elle souffle pour évacuer le mépris. Elle sait, en son for intérieur, que cette histoire avec Stéphane ne durera pas. Ce n'est pas tellement contre lui. Elle l'estime, ses qualités sont indéniables. Mais, cette classe prépa, elle en est persuadée, n'est pas le bon endroit pour bâtir une histoire d'amour pérenne. Quelque chose est déjà condamné.

Il revient sur ses pas, ouvre un placard, puis un second, attrape un Snickers et deux Nuts, qu'il glisse dans les poches de son jean.

– Les vitamines ! plaisante-t-il.

C'est tombé sur lui, ç'aurait pu tomber sur un autre, dans six mois ils ne seront certainement pas dans la même école, chacun occupé à célébrer un entre-deux-vie de travail, un court répit durant lequel Marine sera mieux à même de trouver quelqu'un de plus conforme à ses attentes.

Il ferme la porte, elle l'attend en bas des escaliers, et espère qu'il voit les choses ainsi, lui aussi.

✱

Tyler Smith vibre depuis la scène finale. Il a le masque du Shield renversé sur sa tignasse, comme un bandana.

Il s'écrie : « Un putain de film ! Lourd ! Énorme film ! »

Il a besoin de reprendre ses esprits. La bande originale composée par Hans Zimmer prolonge, lors du générique, le souffle de l'épilogue, cette fin inattendue, sans vainqueur, un chaos intersidéral comme une métaphore de la vie ici, à Tulsa, et dans tout le reste du pays. Personne ne se lève, personne n'ose applaudir, la salle entière est statufiée. En tous points, le troisième épisode de *The Last Fighters* rejoint déjà les grands chefs-d'œuvre du genre et même les dépasse. Non seulement la bataille entre les héros et les démons s'est révélée visuellement incroyable, avec une scène de double étranglement opposant Neutron et Alktor d'environ cinq minutes lors desquelles, comme le rapporteront les chaînes d'information, certains spectateurs en apnée se sont évanouis et ont dû être évacués, mais surtout le scénario fourmille de bonnes idées, de clins d'œil à d'autres sagas, de références bibliques et mythologiques et de considérations sur l'Amérique et ses ennemis.

Bruce ne trouve pas les mots. Il étire ses lombaires pour se dégourdir. Il n'a pas bougé pendant les deux heures dix-sept du film. Pas d'un millimètre. Son pantalon colle au fauteuil.

– Mec, on reste, on se fait la séance de 21 heures. C'est trop intense, trop complexe, ça mérite un second visionnage.

– Attends, t'es sérieux ?

– Ouais, demande à ton frère s'il peut venir nous chercher vers minuit. Si ça se trouve, lui aussi, il veut se le refaire.

– Arrête tes conneries ! On est samedi soir, Steve va boire et fumer avec ses potes, tu peux en être sûr.

Tyler se contorsionne pour essayer de trouver son frère dans la salle. Steve est placé en plein milieu, le privilège du premier entré, facilement reconnaissable par la cape rouge de Neutron nouée autour de son cou. Il n'a pas bougé d'un centimètre, lui non plus. Vu de derrière, il semble paralysé devant l'écran sur lequel défilent de plus en plus rapidement les noms des quatrième, cinquième et sixième assistants cameramen.

Tyler ressent une vibration contre sa cuisse. Sur l'écran de son portable s'affiche un SMS, de Steve justement : « C'était ouf ! J'ai adoré ! On enchaîne avec la séance de 21 heures ? Je peux ramener le voisin chez lui, s'il veut rester aussi. »

Hilare, Tyler tend l'iPhone à Bruce.

– On assiste à un moment historique mon ami ! Je vais chercher des pop-corn et du Gatorade, je te prends quoi ?

Avril – mai 1995

La mouche ricoche contre la vitre. Cela produit un grésillement crispant. Isabelle la fixe. Cette bestiole est-elle à ce point dépourvue d'intelligence pour continuer ainsi à se fracasser l'abdomen contre le verre ? La jeune femme se lève et déverrouille la fenêtre. L'air est tiède, des oiseaux pépient sur l'avenue. Avec sa main, elle essaie de propulser l'insecte vers l'extérieur.

Depuis qu'elle vit à Quarré-les-Tombes, c'est comme s'il y en avait toujours une à ses trousses. Elle soupire. Elle n'a aucune envie d'être suivie, encore moins aujourd'hui. Elle voudrait être seule, réfléchir quelques secondes dans la salle d'attente, juste s'éclaircir l'esprit. Son fardeau, elle le porte depuis plus de trois mois, elle en mesure le poids, la violence ; à force, elle se dégoûte. Mais la mouche ne sort pas. Dieu, pourquoi ne sort-elle pas ?

On entend dans le couloir une personne dire merci et au revoir. Des murmures sourdent des murs blancs.

Puis, la porte s'ouvre, et le docteur Mulbert accueille Isabelle.

– Entrez, madame Richard.

Isabelle sent son cœur tambouriner dans sa poitrine. Elle doit penser, *que fais-je ici, pourquoi suis-je venue, que vais-je raconter à ce type ?* Elle doit penser qu'elle n'aurait jamais dû prendre ce rendez-vous. Elle a l'impression, soudain, d'avoir la gorge sèche et a besoin de boire de l'eau. Le col de son chemisier cingle son cou. Mais le médecin est là, il lui tend la main et il continue de sourire. Alors elle se dégage la gorge par un tousotement et entre dans le cabinet sans mesurer à quel point elle baisse la tête, à quel point elle pénètre cette pièce comme on pénétrerait la salle d'audience d'un tribunal.

– Bonjour, madame. Je vous en prie, installez-vous.

Elle s'assied. Devant elle, le psychiatre chausse sur la bosse de son nez une paire de lunettes rondes. Il apparaît alors terriblement à l'écoute.

Isabelle regarde les doigts de cet homme, posés sur le bois vernis de son bureau, osseux, réguliers, précis, elle observe la manière dont il se saisit de son stylo et, avec, tapote une page blanche. Il griffonne en caractères minuscules le nom de sa patiente et, après avoir rapidement consulté la page de son agenda, sa date de naissance.

– Excusez-moi docteur, c'est idiot, elle s'interrompt. Serait-il possible de faire sortir cette mouche ? Elle... disons que j'ai l'impression d'avoir cette mouche qui me suit depuis chez moi, elle était dans ma voiture,

je... C'est très déconcertant. Et, vraiment pardonnez mon impolitesse, mais auriez-vous un verre d'eau ?

Elle se sent névrosée. Comme si tout en elle allait de travers depuis qu'elle a franchi le seuil du cabinet. Mais le médecin comprend, il agit, lui, en toute normalité, se lève, se saisit du gobelet en carton, actionne la fontaine à eau, le dépose devant Isabelle, ouvre la fenêtre, chasse la mouche, referme le battant, se rassied, continue de sourire tandis qu'elle boit deux petites gorgées.

– Je ne suis pas... enfin, c'est juste cette mouche. C'était agaçant.

– En effet, oui, c'est déplaisant.

Il replace ses binocles avec son index.

– Madame Richard, que puis-je pour vous ? demande-t-il.

Isabelle commence par balbutier, dire qu'elle pense que les choses s'arrangeront, qu'elle a toujours été quelqu'un de stable, de normal même, qu'elle est heureuse, enfin qu'elle n'est pas malheureuse, qu'elle a d'ailleurs déjà une fille, de deux ans, donc les enfants, elle connaît, qu'avec Marine tout se passe bien. Qu'elle ressent une forte connexion avec sa fille. Que, ça oui, elle aime sa fille.

– Oui, vous ressentez que votre relation à votre fille est saine.

– Oui, voilà.

Elle s'interrompt, laisse passer quelques secondes durant lesquelles le docteur reste silencieux.

– C'était juste pour vous dire que tout va bien, globalement. Tout allait bien avant la naissance de Max.

Ses mains sont moites et des plaques rouge vif parsèment sa poitrine et son cou. Son corps la trahit. Elle a le sentiment de n'être qu'une gamine, elle pourrait chialer de honte. La dernière fois qu'elle a éprouvé cela, ce devait être à l'école, envoyée au tableau pour résoudre un problème mathématique au-delà de sa portée.

Le médecin le perçoit, il a des gestes nets, qui ne révèlent aucune hâte. Ses paumes sont posées à plat, son dos est droit, ses yeux clignent à intervalles réguliers. Ses cheveux restent bien mis, il ne transpire pas, aucune de ses membranes ne vibre, il dégage une saine tranquillité de classe. Il donne l'impression réconfortante d'être prêt à perdre des heures ici avec elle, sans que cela ne porte à conséquence.

– Je vous entends, dit-il simplement. Personne ici ne vous jugera. Nous ne faisons que discuter, essayer de comprendre. Ce n'est pas facile de vous adresser à moi, je le conçois tout à fait.

– Oui, c'est idiot.

Isabelle se reprend.

– Je n'explique pas ce qu'il m'arrive. Elle soupire. J'ai accouché il y a trois mois d'un petit garçon, Maxime. Il... il me fait peur.

Elle se tord les doigts.

– Quand je l'observe, je vois un monstre, il m'inquiète beaucoup, je dors mal. Si le sommeil me prend, je rêve de lui, je rêve d'un être monstrueux. En fait, je cauchemarde. Cette idée ne passe pas. J'ai... j'ai envie qu'il disparaisse. C'est très dur. Quelle mère je suis ? Je me sens atrocement mal. Cet enfant, je devrais

l'aimer au-delà de toute chose. Et... et je ne fais que le craindre.

Elle semble recouvrer son calme. En profite pour porter de nouveau le gobelet à ses lèvres. Le liquide est fade, c'est à peine si elle le sent couler dans sa gorge.

– Je comprends.

– Il m'a fait souffrir lors de l'accouchement. Vraiment. Ce n'est pas de sa faute et d'ailleurs sa sœur aussi m'avait fait souffrir. Mais, il a une expression. C'est compliqué à expliquer. Il y a une perversité dans ses yeux. C'est ce que j'observe. Il me fixe, soutient mon regard. Je ne vois pas d'amour, je vois de la défiance.

– Vous vous sentez menacée par son regard.

– Son regard me glace. Les gens autour de moi ne disent pas cela de lui, tout le monde le traite comme un nouveau-né normal. Il... Enfin, c'est comme si j'étais la seule à éprouver cette peur. Mon mari, Dominique, il est tout gaga. Il voulait un garçon de toute façon, pour lui apprendre le foot, vous voyez. Lucien, mon père, le cajole. Sa sœur est jalouse, mais c'est normal, ça aussi. En moi, c'est... c'est viscéral. Au début je l'allaitais, il me pinçait les seins, c'était insoutenable. Même avant, quand je le portais dans mon ventre, j'avais la sensation que mon corps ne le voulait pas.

Elle s'interrompt.

– Plusieurs fois j'ai espéré l'expurger, d'une manière ou d'une autre...

Isabelle se met presque à sangloter.

– Quelle mère je fais, vraiment ?

– En avez-vous parlé avec votre entourage, votre mari, votre père ?

– Non, pas du tout.

Elle marque une pause. Le psychiatre écrit rapidement une série de signes illisibles sur un papier.

– Mais je vis avec lui, je suis sa mère et je crois que ça vient de moi et c'est pourquoi je vous consulte, et...

Isabelle hésite.

– Ça ne peut venir que de moi, n'est-ce pas ?

– Nous sommes ensemble pour en discuter, madame Richard. L'accouchement est une rupture importante dans la vie d'une mère, et cela même s'il ne s'agit pas du premier enfant. Votre corps a connu de profonds changements. En post-partum, votre système endocrinien est bouleversé, tout cela affecte votre esprit. Ce que vous éprouvez est fréquent, vous êtes très courageuse de venir devant moi. Il y a aussi l'angoisse, l'inquiétude d'être responsable d'un nouvel être. Et puis la fatigue. Comment dormez-vous, madame Richard ?

– Je dors mal, oui. Mais davantage à cause de la culpabilité. Le bébé, il se repose convenablement, il a fait ses nuits très vite, il... Enfin, je ne sais pas.

– Peu importe d'où provient cette fatigue, elle est là, vous êtes épuisée.

– C'est vrai, docteur, admet Isabelle, la voix chaude de trémolos. Je suis à bout.

– Je vous entends, vous êtes fatiguée. Madame, la situation dans laquelle vous vous trouvez est normale et nous allons vous aider.

Il dépose ses lunettes sur le bureau.

– Nous allons aller plus loin ensemble, je pense qu'une psychothérapie de soutien, pour passer ce cap,

vous permettra de vous sentir mieux. Allaitiez-vous votre fils ?

– Non, je n'en ai pas l'envie, pas le courage, souffle Isabelle.

– Dans l'immédiat, je vais vous prescrire un traitement symptomatique, pour que vous retrouviez votre sommeil et que vous vous sentiez moins stressée. Et nous allons nous revoir, une fois toutes les deux semaines, si cela vous convient.

– Merci, docteur.

Pendant quelques minutes encore, le praticien pose des questions, il revient sur le récent décès de sa mère et s'intéresse à sa relation à son père. Isabelle répond que tout va bien, que sa mère lui manque mais que son décès n'avait rien de soudain, elle raconte quelques événements de son enfance que le psychiatre note, sans toutefois rebondir. Elle s'abstient de parler de son père. Elle est rassurée de ne pas s'être trop livrée sur sa vie ni d'être allée chercher une tare familiale enfouie dans les profondeurs de son génome. Elle craignait cela, de devoir se déballer, au-delà de ce qu'elle sait vraiment, de s'abandonner à des suppositions absurdes pour satisfaire l'appétit intrusif et insatiable du médecin. En fait, ça s'est mieux déroulé que prévu. Et puis, c'est évident, ce n'est qu'un coup de fatigue, elle n'est pas folle. Elle aimera son fils, c'est dans l'ordre des choses.

Le docteur Mulbert prescrit un hypnotique et un anxiolytique à prendre en doses légères. Il conseille quelques exercices de respiration, la sophrologie lui paraît adaptée, encore faut-il trouver un bon